

Les biographies

Lorsque nous avons choisi de travailler sur la vie de Léo Cohn, il y a un an environ, l'énorme quantité d'archives et d'informations a d'abord été déroutante. Contrairement aux années précédentes, nous nous retrouvions à la tête d'une masse de documents et nous demandions ce que pourrait apporter notre travail d'enquête et d'écriture biographique. Restaient des vides à combler dans la dense vie de Léo Cohn, restait un parcours singulier à mettre en exergue. C'est ce à quoi nous nous sommes tous, professeurs et élèves, attelés.

Cette année encore nous avons décidé de rédiger deux biographies distinctes, l'une sourcée s'appuyant sur les archives et témoignages qui sera finalisée l'an prochain car le temps nous a manqués pour exploiter les très nombreuses archives découvertes lors de notre enquête, l'autre plus littéraire et originale dans sa forme.

La biographie littéraire de Léo Cohn observe une forme particulière. Découpée en quatre chapitres distincts, elle suit une chronologie inversée. En effet, il s'est agi d'écrire la vie de Léo, du point de vue le plus éloigné dans le temps (aujourd'hui) jusqu'aux informations, témoignages...de son époque :

-Le chapitre 1 livre l'image de Léo Cohn par ses arrières petits-fils, Asaf, qui vit aujourd'hui à New York et Dan.

-Le chapitre 2 propose une illustration de Léo par sa petite fille, Noa, qui est venue en France nous rencontrer. Nous avons décidé d'en faire l'affiche du spectacle.

-Le chapitre 3 est composé des lettres des trois enfants de Léo, Noémi, Ariel et Aviva. L'immense émotion qui a accompagné leur rencontre n'a eu d'égal que la lecture des ces mots, si sincères au sujet de leur père.

-Le chapitre 4 est le fruit d'un travail d'écriture des élèves. Aidés par une conteuse, ils ont « rêvé » trois moments de la vie de Léo : son enfance, sa vie à Lautrec, Drancy.

Cette forme un peu particulière de narration suivant une chronologie inversée, prenant en compte le point de vue des descendants de Léo, a été guidée par un propos de monsieur Urbejtel, venu témoigner auprès de nos élèves cette année. Nous avons été marqués par ses propos : sa victoire sur le nazisme est d'avoir pu recréer une famille et de devenir arrière grand père. *« D'où je viens je ne sais pas si vous pouvez vous imaginer ce que cela peut représenter pour moi qui n'avait pas le droit de vivre. Ce que cela peut représenter d'avoir un arrière petit fils et une arrière petite fille. C'est ça ma victoire ! Mon arbre généalogique a été étêté par le haut, moi je réécris un arbre généalogique avec ma descendance. C'est une satisfaction sans égale »*

Ainsi, donner la parole aux descendants de Léo Cohn nous est apparu comme une évidence.

Atelier écriture animé par Nathalie Bondoux, conteuse

Tout a commencé par un matin de mars, lorsque je suis entrée dans la salle des professeurs du collège Charles Péguy. J'y ai fait la connaissance de Clarisse et Claire. Elles étaient animées d'une passion qui s'échappait de leurs yeux telle une flamme et leurs paroles galopaient comme des chevaux sauvages. Fascinée, je les ai écoutées et tout a été très vite : je me suis retrouvée tout à coup agrippée à la crinière d'un des chevaux, emportée dans le tourbillon du projet : « Convoi 77 ».

Quelques semaines plus tard dans ce même collège, j'essayais de reconstituer le puzzle qui s'offrait à moi : vingt sept élèves, trois enseignantes, un metteur en scène, une plasticienne, un documentariste, un ingénieur du son, une pièce de théâtre, Trois chants, une exposition, deux biographies, un livret, un documentaire et un homme, Léo Cohn. Deux ou trois ratons laveurs devaient sans doute se cacher dans le collège, mais je ne les ai pas vus...

Petit à petit le puzzle a pris forme : tout ce petit monde jouait, dessinait, chantait, filmait, photographiait, écrivait pour ne pas oublier et dire qui était cet homme : Léo Cohn, emporté dans le dernier convoi qui a quitté Drancy pour Auschwitz, le convoi 77.

C'était il y a plus de 75 ans. C'est si loin pour des jeunes de 15 ans... Comment imaginer le passé lorsque le présent est si fort ?

Pour raconter Léo Cohn, il faut essayer de lui redonner vie, remonter le temps. Imaginer. C'est ce que je fais tous les jours dans mon métier : redonner vie à un conte, une légende, un mythe. Plonger dans les histoires, dans le temps de « Il était une fois... » afin d'en remonter des images, des couleurs, des bruits, des odeurs. Mais peut-on le faire lorsque l'histoire est vraie ?

Quand je suis revenue au collège c'était pour cela : imaginer Léo, ensemble, pendant quelques heures.

Imaginer en étant allongé, debout, assis, en marchant ou pas.

Imaginer à voix haute, en chantant ou dans le silence.

Imaginer seule face à une page blanche que l'on peut remplir de mots, de phrases, d'images, de vide.

Imaginer Léo à 9 ans : Hambourg, le grand Hôtel particulier de ses parents, ses deux grands frères, leur salon où se parlent toutes les langues d'Europe, le grand-père et ses livres.

Imaginer Léo à 29 ans : Lautrec, le sud de la France, dans cette maison aux murs épais où se côtoie des familles entières. Ce mariage de juillet 1942 où Léo, en chemise blanche et costume, porte une grand-mère dans une chaise à porteur improvisée.

Imaginer Léo à 31 ans : Drancy, des immeubles transformés en camp, ce même lieu qui, en 2019 est redevenu un lieu d'habitation.

Comment imaginer le passé lorsque le présent est si fort ?

Quand je suis partie, il y avait trois petits tas de feuilles remplis de mots, de dessins, de phrases, d'espace : une partie de la vie imaginée de Léo Cohn. Un puzzle à assembler.

La vie, c'est un peu ça : un puzzle qui ne prend forme qu'à la toute fin.

Je ne suis pas revenue au collège mais ils ne m'ont pas vraiment quittée : je les imagine, entre le brevet, la correction des copies, les répétitions du spectacle et des chants, le montage du livret, de l'exposition et du documentaire. Ils sont là, les vingt sept élèves, les trois enseignantes, le documentariste, l'ingénieur du son, le metteur en scène, la plasticienne et Léo Cohn.

Quant aux ratons laveurs, je les ai trouvés : ils sont bien au chaud dans mon atelier de conteuse.



Biographie « littéraire » Léo Cohn

CHAPITRE 1

De nos jours, paroles de ses arrières petits fils Asaf et Dan

Pendant toute mon enfance, j'ai eu du mal avec l'histoire de ma famille. Pendant longtemps, je n'ai pas compris pourquoi ni comment ma famille a immigré d'Europe en Israël. Je connaissais toutes les histoires que ma mère m'avait racontées, mais plus profondément ma grand-mère. Il est difficile pour un enfant de comprendre l'ampleur de 6 millions de décès. Ayant grandi aux États-Unis, chaque fois que quelqu'un parle de la Shoah, le chiffre 6 millions est mentionné. Pour un jeune enfant, il est difficile de comprendre que votre arbre généalogique a été complètement affecté par ce chiffre. Aussi, que de la Deuxième Guerre mondiale, votre famille entière a été effacé est fou de penser.

La façon dont j'ai compris que c'était extrêmement simple. J'ai réalisé que Hitler était le méchant et ma famille était la victime. À 15 ans, je peux apprécier tous les sacrifices par mon arrière grand-père pour sauver de nombreux enfants. Je ne me souviens pas la première fois qu'on m'a parlé de lui, je me souviens de la fois où une photo de Leo était accrochée à un mur de notre maison. J'avais déjà vu la photo, mais sa présence sur le mur faisait la connexion plus tangible. J'ai pu voir la juxtaposition entre tristesse et message d'espoir sous-jacent. Les pieds de mon arrière-grand-père bien en contact avec le sol, le garçon de [grande] taille et l'observation de mon arrière-grand-père est un sujet dont on m'a parlé. Je vois chez mon arrière grand-père la passion d'enseigner même dans les conditions les plus difficiles. Je pense que ce désir d'enseigner a été transmis par mon arbre généalogique. Je vois ce regard observé chez ma mère et ma grand-mère.

Tous les faits que je connais sur Leo sont importants pour moi parce que, comme la photo, ils me relient à mon passé. Je peux comprendre toutes les choses que je ne pouvais pas comprendre comme jeune enfant. Connaître les faits remplit ma compréhension artificielle de mon passé, mais les histoires qui me sont racontées sont des histoires auxquelles je peux parler plus profondément. Je vois l'amour que ma grand-mère se sent pour lui. Je suis touché de voir comment Léo a sacrifié sa vie pour sauver la vie de certaines d'enfants.


Asaf

Bonjour chers élèves du collège Charles Péguy,

Qui est Léo Cohn pour moi? Cette une bonne question. Pour vous dire vrai, ma réponse a changé avec les années. En grandissant, il faut qu'on ait une «héro» et avant tout autre, pour moi c'était toujours lui. Les histoires sur lesquelles je modèle ma propre vie sont basées sur des contes de ses aventures dans les forêts de France. Avec son courage, son sacrifice, son héroïsme, il est devenu presque surhumain, comme modèle. Pendant six ans j'avais toujours son livre dans mon sac à dos comme un rappel permanent de l'homme que je voulais être.

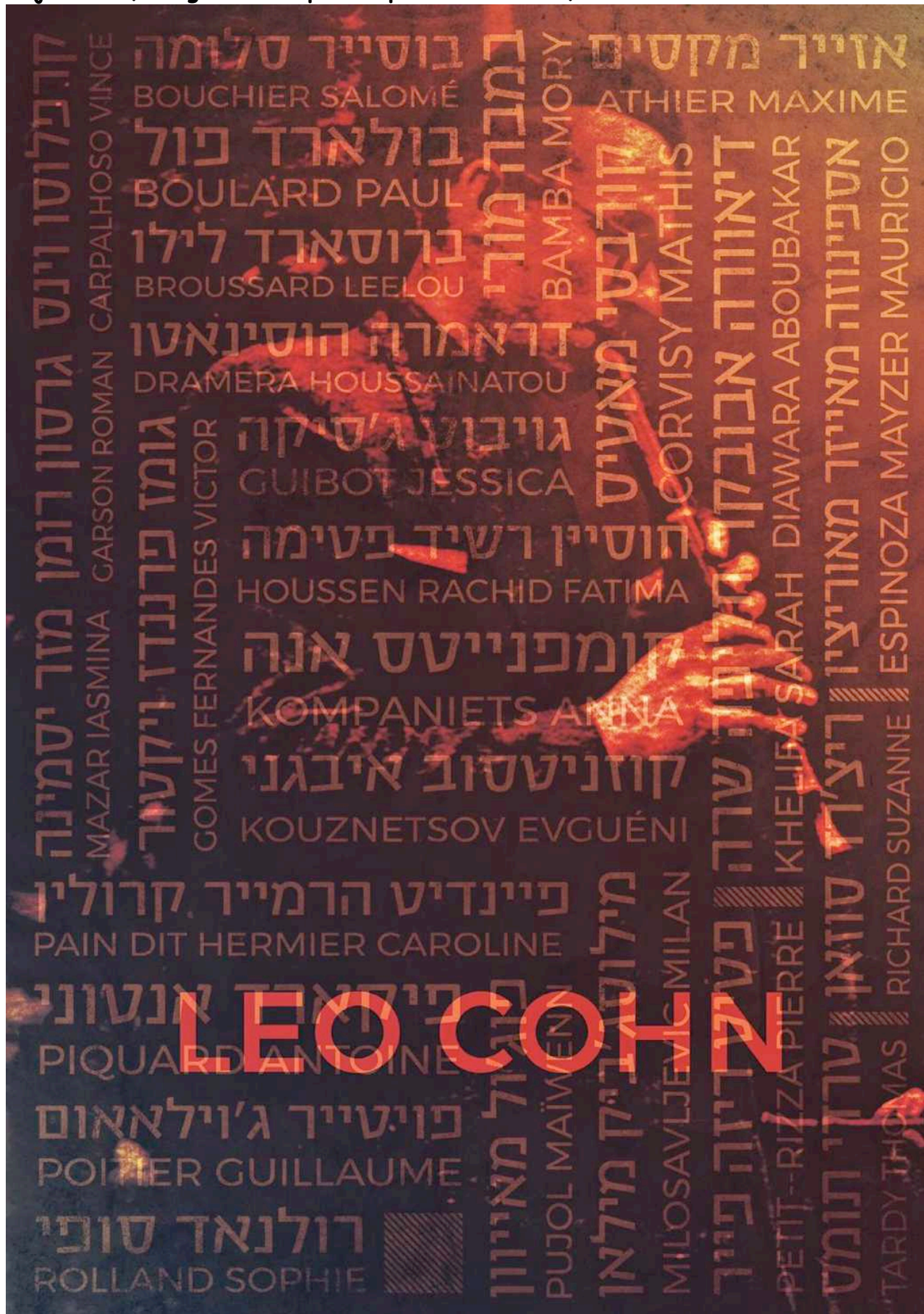
Je dois vous confesser que ce n'était qu'au bout de ces six ans, au même âge que vous avez maintenant que j'ai lu le livre pour la première fois. Avant ce moment j'avais peur que l'idéal qu'il représentait, puisse être trop parfait pour être crédible, que mon héro n'existe pas. Après avoir lu le livre j'ai découvert que j'avais raison. Je n'ai pas trouvé une idole, j'ai trouvé un enfant qui aimait les trains, qui ne connaissait pas toujours le succès. J'ai trouvé avant tout un mari et un père qui aimait sa femme, ses enfants, et sa communauté. Un homme qui savait bien sourire et rigoler mais qui comprenait aussi ce que c'est d'avoir peur ou de perdre. Non, je n'ai pas trouvé mon idole, mais j'ai trouvé mon arrière-grand ~~pre~~ père et l'idéal qu'il représente. Je ne peux pas ~~à~~ le voir comme surhumain car son humanité est la vraie beauté de sa vie. «Admirable» ne commence pas à décrire son sacrifice. La vraie essence de sa vie est que dans un temps pendant lequel personne ne pouvait pas trouver de compassion, d'humanité, d'espoir, chaque jour il l'a créé. Chaque jour il choisissait la vie. Pour moi, plus d'être juste une histoire d'héroïsme son histoire est une chanson d'amour à la vie.

Merci à toute votre classe d'avoir entrepris ce projet. C'est grâce à vous que cette chanson continuera encore. Soyez gentil, soyez compatissant, soyez heureux, et peut-être un jour nous pourrons ensemble construire le monde que mon arrière grand père espérait pour nous.

Merci,
Dan A. Cohen


CHAPITRE 2

Aujourd'hui, image de Léo par sa petite-fille Noa, fille de Noémi



CHAPITRE 3

Souvenirs des enfants de Léo, lettres de Noémi, Ariel et Aviva Années 1940-nos jours

Jerusalem, 5/2/2019

Mes chers,

Merci pour la belle lettre que vous m'avez écrite. La rencontre avec vous m'a beaucoup émue. Surtout quand nous nous sommes assis devant vous sur le fond de nos photos de guerre, l'intérêt sincère que nous portons à notre famille pendant la guerre. Des cahiers et des journaux intimes dans lesquels vous avez écrit sur ma famille et sur l'hymne national.

Puisque vous avez étudié en profondeur notre histoire, il n'y a rien à ajouter à mes souvenirs de cette époque; j'attache donc ce que j'ai écrit. Acceptez mes sincères salutations et mes sincères remerciements.

HISTOIRE DE NOEMIE

Je suis né à Strasbourg avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

Après que les Allemands nous aient ordonné de quitter Strasbourg, nous avons atteint le sud de la France dans la région de Vichy. Nous vivions cachés dans une maison abandonnée au milieu de fermes de paysans aux environs de Lautrec.

À partir de 4 ans et dorénavant, j'ai peu de souvenirs, souvenirs qui ne sont pas consécutifs, une sorte de flashes que je vous en dirai quelques-unes:

Quand nous sommes arrivés à Lautrec, en marchant avec mon père, ma main dans sa main en direction du centre-ville (derrière nous, la tour de clocher de la cathédrale), lorsque je me suis tourné vers la tour, la cloche de l'église me semblait être une petite danseuse. Lorsque je suis revenue en tournée il y a environ un an et demi derrière, j'ai été ravi de voir que le même "danseur" était toujours là. En ce moment j'ai senti que ma main était toujours dans la grande main de mon père. Nous y avons rencontré le prêtre de l'église, très ému d'apprendre que j'étais la fille de Leo Cohen, dont il connaissait l'histoire profondément.

De là nous sommes arrivés au château de l'Orme, là-bas nous sommes restés presque grand-père pendant la guerre. Là-bas il y avait un petit lac artificiel, au temps il me ressemblait très grand mais aujourd'hui je constate que c'était un peu

plus d'une flaque, là je apprenez à nager. Je me souviens que je me suis bien amusé à nager (j'aime toujours nager) et je me suis souvenu de la façon dont le reste des enfants et moi-même avons aimé glisser sur la balustrade de l'escalier monumental.

Lors de notre dernière visite, nous sommes passés devant l'une des maisons de paysans, jusqu'à aujourd'hui il y a la une grosse pompe où nous puisons de l'eau, et ses craquements se résonnent encore dans ma memoire, où je suis monté dans une sorte de galerie qui était au-dessus de l'étable d'où j'étais tombé tout droit entre les vaches, et dont je me souviens encore le regard de la vache avec ses grand yeux come c'elle ses demandez que je suis venue à faire là-bas.

Dans la zone près de la maison abandonnée où nous vivions, il y avait une petite forêt avec beaucoup de glands éparpillés sur le sol, ainsi que des framboises et de nombreuses feuilles mortes qui craquaient à nos pieds. Avec les glands que nous avons joués, les baies de framboises que nous avons goûtées et les feuilles tombées, comme nous l'avons dit, sentaient l'odeur agréable de l'automne.

Les enfants nous ont dit que nous chercherions une feuille de trèfle à quatre feuilletes (généralement trois), ce qui est très rare. Et si une telle feuille est trouvée, c'est un signe que la guerre est terminée ... A ce jour, je cherche le trèfle à quatre feuilletes.

Nous portions un pendentif avec le nom souterrain et un petit sac contenant un paquet de détresse contenant du biscuit et un morceau du chocolat épais et difficile à mâcher.

notre Père, entre autres, a organisé une chorale et a placé Ariel sur une caisse pour l'"aider" à diriger la chorale. De tous les points que je vous ai dit, il semblerait que nous soyons persécutés mais vivions notre vie de manière parfaitement normale.

Eh bien, ce n'était pas le cas, pendant une période de quatre ans, nous nous étions toujours a la recherche de refuge - nous avons couru d'un endroit à un autre.

Le fardeau de la responsabilité incombait bien sûr à nos parents, aux enfants, comme à tous les enfants. Nous étions à la recherche de nouvelles cachettes et de nouvelles matinées comme une sorte de divertissement, mais malheureusement, de nombreux enfants ont été capturés et sont repartis sans retour

Un de mes derniers souvenirs est quand nous sommes arrivés à Anemas, à la frontière suisse, pour nous y échapper. Notre père ne nous a pas rejoints (il a dû déplacer plusieurs centaines d'enfants en Espagne et de là à Eretz Israël). Il nous a dit qu'il va nous rencontreraiten terre d'Israël. Et quand il arrivera, il sifflerait le siffletde la famille et nous saurons alors qu'il était arrivé.

il on nousenvelopper dans des couvertures et on nous enroule sous une grille qui sépareit la France de la Suisse et nous a ainsi sauvés.

Nous n'avons plus entendu le sifflement de la famille

Cordialement

Noémie cohn Cassuto

*Noemi Cohn Cassuto
210/12 '18J*

Chers Amis

J'étais très heureux de vous rencontrer et je suis heureux d'accéder à votre demande d'écrire

quelques mots sur notre père Léo.

Mais d'abord je tiens à préciser que je n'ai pas au sérieux ce qui est dit comme si, pour chaque question, nous avons 3 réponses. Chacun de nous a pris un moment différent pour enquêter sur ce qui était arrivé à notre père Leo. Par exemple, moi je suis d'accord avec toutes les réponses de mes sœurs, à l'exception peut-être de l'accent mis sur les réponses à une ou deux questions. Je vais d'abord résumer brièvement l'histoire de la vie de mon père et ajouter quelques commentaires personnels.

-1-

Leo Cohn, originaire de Lubbeck en Allemagne, émigre à Paris en 1933. En 1936, il épouse ma mère, Rachel, également émigrée d'Allemagne. Ils ont eu trois enfants : Naomi (1938), moi, Ariel (1940) et Aviva (1944).

Dès ses débuts en France, Leo a été actif dans la direction du mouvement des scouts juifs en France, le principal mouvement en France qui a opéré parmi les enfants français et qui a dirigé la direction spirituelle du mouvement. Il a été éduqué aux valeurs juives et à l'amour de la religion et de la Terre d'Israël, ainsi qu'à l'enseignement de l'hébreu et à la création du Chœur des Scouts, qui chanté, comme vous savez, des mélodies religieuses et des chants de la Terre d'Israël.

En 1939, mon père fut enrôlé dans la Légion étrangère et, après sa libération, il s'installa avec nous à Moissac et de là à la ferme

de Lantrec. Après la défaite de la France, le mouvement scout établit un système de sauvetage et de dissimulation dans le sud de la France et, après la conquête du sud, une lutte armée. Le 2 Mai 1944, ma mère et nous, les trois enfants, sont passés en contre bande en Suisse, tandis que mon père reste en France et continue son rôle de chef spirituel. Deux semaines plus tard, il a été surpris en train de faire passer un groupe de jeunes hommes en contre bande. Il fut interrogé par le Gestapo et envoyé à Drancy. De là, il a été deporté à l'est lors de la dernière grande déportation de Drancy, à Auschwitz. Quelque mois plus tard, alors qu'il tentait de rejoindre l'orchestre d'Auschwitz au travail forcé malgré son mauvais état physique, il a finalement atteint le camp de concentration de Stutthof. Et là il a été assassiné. Tous les événements qui se sont déroulés après Auschwitz m'ont été inconnus jusqu'à un âge très avancé et, au fond de mon cœur,

Je croyais, au cours des trois premières années suivant mon arrivée avec ma mère et mes sœurs en Terre d'Israël que la chanson que notre mère nous chantait tous les soirs avant de dormir, que les mots sont un promis de le part de Léo, qui'il va revenir :

"SYLVESTRE : À Saint Michel-en-Breue mon fils est engagé,
Je ~~fut~~ fus au capitaine pour te lui demander.
"Mon vieux c'est impossible, c'est mon meilleur soldat,
il a touché la somme je ne me rendrai pas."

Oiseau x de ma muraille, va-t-en vers mon enfant
Savoir s'il est en vie si il est au régiment

"Bonjour, petit Sylvestre!" "Bonjour, petit oiseau!"

Va dire à mon vieux père que je reviens bientôt."

Le vieux bonhomme pleure là-bas son grand lit,
Au loin les filles chantent la chanson de son fils.
Le soldat sur la porte l'écoute avec amour,

"Ne pleure plus mon père, Sylvestre est de retour."

J'ai chanté cette chanson toute ma vie, et je suis désolé de ne pas vous l'avoir chanté.

Mon souvenir de mon père, Léo,

est le jour où la résistance juive française nous a transférés sous des clôtures de France, en Suisse. A ce jour, je me souviens comme d'un

souvenir traumatique de la peur qui m'avait envahie quand, après avoir franchi la frontière, un soldat a braqué son fusil sur moi, et j'étais persuadé que nous avions été arrêtés par les nazis.

Comme un enfant, je ne savais pas comment faire la distinction entre un meurtrier nazi et un soldat suisse. Heureusement pour nous, c'était un soldat suisse.

Ce matin-là, j'ai vu mon père pour la dernière fois. Il m'a enveloppé dans un châle de prière et a prié les prières du matin avec moi. C'est mon vague souvenir que nous priions tous les deux ensemble. Cette prière m'a sauvé la vie et celle de ma mère et de mes sœurs, car elle nous a amenés dans un autre train pour la région frontalière suisse et pour ne voyager pas que plus tard. Le train dans lequel nous devions aller a été pris par les Gestapo et tous les Juifs ont été assassinés.

Ensuite, les deux années précédentes, je n'appelais Adrien Colin, et il

était facile de le simuler dans des documents portant à l'origine le nom d'Ariel Cohn. Ma mère m'a dit que nous avions appris entre 1942 et 1944 à ne pas chanter de chansons en hébreu et nous a demandé de répondre à quiconque nous demandait d'être des chrétiens adventistes afin que nous puissions observer le shabbat. Mais cela n'aurait pas aidé les neurologues de la bestapa, car un examen sérieux aurait révélé les faux.

Dans les années qui ont suivi la guerre, après le mariage de ma mère (1948) avec notre beau-père, j'ai senti que je ne pouvais pas parler à la maison, de notre père Leo pour ne pas fâcher ni embarrasser notre beau-père Marcus Cohn (parent éloigné) ni notre mère. Je n'avais jamais eu une longue conversation avec ma mère à propos de mon père Leo. Mon ~~adaptation~~ adaptation au meurtre de mon père était de faire attention à ne pas poser de questions et à régler pour le héros que j'avais toujours porté dans mon cœur.

La première fois que j'ai eu les larmes aux yeux, c'est lorsque j'ai visité la synagogue de Strasbourg en 2002 avec ma femme Ariela et que je me tenais devant le mur où il avait sa grande photo dans la salle dédiée à sa mémoire. J'ai été ému de constater qu'à l'âge de 23 ans, il avait laissé une impression si profonde parmi les Juifs de la Ville qu'il lui avait été consacré la dédicace d'une salle baptisée de son nom dans la plus magnifique synagogue de France.

Plus tard, depuis son retour de service dans la Légion étrangère en Afrique du Nord, il est devenu la figure éducative la plus importante parmi les Juifs du sud de la France, et je suis sûr qu'en France et en Israël, nous avons perdu un chef qui aurait atteint les plus hautes positions.

Merci beaucoup pour votre travail.

Le votre

Ariel

-7-

La classe de 3^{es}
Collège Charles Peguy
Palaisan

Haïfa, 5/5/2019

Chers amis,

Contrairement à Noemi et Ariel, je n'ai aucun souvenir vivant de mon père. Je n'ai pas eu la chance de le connaître.

Ma mère m'a raconté qu'avant de se séparer - à la vie à la mort - elle a dit à mon père: - Pauvre Aviva elle n'a même pas 2 mois! Il a répondu: - Aviva ne se souviendra de rien, et puis, elle est peut-être la plus chanceuse de nous. Quand nous nous reverrons dans quelques mois elle ne me reconnaîtra même pas.

Eh bien, il avait complètement tort. Je l'aurais connue immédiatement. J'en suis sûre.

Mon père n'a jamais eu de deuil pour lui conformément à la coutume du deuil dans la tradition juive. Cette pensée me traversait l'esprit et me dérangeait dès mon plus jeune âge. Que puis-je faire? Je n'arrêtais pas de me demander. Après tout, nous n'avions pas de détails clairs sur sa mort à cette époque: quand? où? dans quelles circonstances? Il y avait toutes sortes de rumeurs, mais aussi du silence et même de la dissimulation (comme le dit Pivert dans son livre "Mémoires"). De plus, ma mère s'est remariée et nous avons veillé à préserver l'image de famille. Comment exprimer notre chagrin dans ces conditions? J'ai néanmoins décidé d'observer moi-même la semaine de deuil, secrètement, dès que j'atteindrai l'âge de mitsvot (à 12 ans, pour les filles). Ainsi, je suis restée à la maison toute une semaine, j'ai fait une déchirure dans ma chemise, j'ai marché pieds nus, je me suis assise par terre, je n'ai pas ri et je n'ai pas dit bonjour. Il est notable que personne n'a remarqué mes bizarreries cette semaine-là.

60 ans ont passé et, comme par miracle, une fosse commune de prisonniers juifs a été découverte dans le camp de travaux forcés d'Echterdingen, annexe du camp de Struthof près de Stuttgart. Le nom de mon père,

les détails personnels et la date du décès étaient écrits dans la liste des prisonniers. Maintenant, je pensais naïvement, nous pouvons enfin amener mon père à son dernier repos en Israël, le pays de ses rêves. À mon grand étonnement j'ai appris que les rabbins, sans qu'on le sache, ont empêché l'identification des corps et ont ordonné les enterrer à nouveau dans le sol allemand, là où ils avait été trouvés. Ça m'a brisé le cœur. C'était comme si mon père avait été assassiné deux fois, d'abord dans le camp de concentration puis en empêchant de donner en sa mémoire une place et un nom (yad vashem) en Terre Sainte. Puisqu'il n'y avait aucun moyen de l'emmener à l'enterrement dans son pays tant aimé, j'ai décidé de graver son numéro en moi comme une stèle, sur mon bras, où il serait toujours avec.

À peu près en même temps, j'ai reçu le livre autobiographique de Lia "La fille de Costor". Nos familles vivaient très proches pendant la guerre, et Lia, qui était déjà une grande fille, m'a fait vivre, 75 ans plus tard, les expériences puissantes et inoubliables, qu'elle a eues avec mon père. Je me demande parfois si je pourrais, comme Lia, écrire un livre autobiographique intitulé "La fille de Léo". Je crois que non. Mais pourquoi? Voilà toute la différence entre celui qui porte en lui le souvenir vivant d'une personne indépendante, et celui qui crée un personnage reconstruit à base d'histoires et de témoignages. Moi, je n'ai pas eu l'occasion de confronter mon père, d'exprimer mes opinions et d'obtenir sa reconnaissance. De quel droit alors puis-je prétendre être sa fille, c'est-à-dire sa continuation? Je ne me sens pas digne de ce titre. Il ne me reste que d'admirer sa personnalité charismatique, son leadership, ses valeurs, ses talents intellectuels, musicaux, et sociaux, ses actions, son dévouement, sa capacité à inspirer espoir et courage au plus fort du désespoir, et ses accomplissements extraordinaires dans sa courte vie.

De nos jours, face aux dangers qui menacent la démocratie, l'intérêt mondial pour l'étude de l'Holocauste, s'est accru. Quelle est la leçon à en tirer pour qu'il ne se reproduise plus ?

En général, on peut distinguer deux approches :
1. Fortifier le pouvoir d'être toujours du côté des vainqueurs, 2. Éduquer la jeune génération à l'humanisme - c'est le côté d'une personne exemplaire. Voici ce que mon père, un parangon de vertu pour moi, écrivait de Drancy aux jeunes du mouvement, le 30 Juillet 1944 :

" Mais sachez que la porte de la prison une fois fermée sur vous ... C'est ici qu'on prouve à chaque instant si on est profondément juif et SCOUT, si on est humain, dans le meilleur sens du mot "

A la bénédiction des scouts, soyez forts et courageux

Aviva